

tant point relevée de l'anathème lancé sur elle. Pourquoi le poète n'a-t-il pas compris tout le côté sublime d'une religieuse pensée?

Je n'adresserai point le même reproche à M. Joséphin Souly, qui, dans sa poétique excursion, à *travers Champs*, n'a pas dédaigné de songer à la prière ; mais ici le déisme apparaît avec tout le vague de ses croyances indécises ; M. Souly préfère au recueillement de nos temples l'immense théâtre de la terre et des cieux ; suivant lui, ces grands constructeurs de nos églises gothiques, ces hommes d'amour et de foi qui oublièrent d'attacher leurs noms à des monuments immortels n'ont travaillé que pour leur orgueil.

Mon Dieu !

 Semblables à ces statuaires
 Qui jadis dans les sanctuaires
 Sur l'idole inscrivaient leur nom,
 Ceux qui bâtissent à ta gloire
 N'ont construit que pour leur mémoire...
 Ils ont bâti pour le démon.

Le poète est allé trop loin ; son culte est celui de la nature ; en ne spécialisant pas une croyance, en n'assujétissant point les adorations à un rite, à un symbole arrêté, on relâche la foi, à force de la vouloir élargir. L'âme des peuples, chassée de la maison de Dieu, se distrairait en de vaines pensées, et dans la contemplation des merveilles du monde, elle oublierait leur auteur pour ne songer qu'à ces merveilles. Tel fut le principe de l'idolâtrie. Les mystères du catholicisme veulent l'ombre et le silence de la méditation. Il arrive pourtant parfois à M. J. Souly de se rapprocher de la pensée catholique, et c'est vraiment alors que grandit le talent du poète :

Qui me rendra la nef champêtre,
 Les vases de bois de l'autel ?